

Je rentrais de San Donato et j'avais oublié la mort de Celidora. Je ne pensais plus que de façon intermittente à ma fille qui s'était défenestrée dans son immeuble de la Landgasse à Munich. Je m'étais installé dans mon appartement, dans cette ville la plus détestable du monde où j'avais juré de ne jamais vivre et où je vivais pourtant. Ma mère habitait toujours dans une rue adjacente, mais je ne la voyais plus depuis le suicide de ma fille (elle disait que je répétais toujours les mêmes choses, ce qui est vrai). Je ne rencontrais plus grand monde depuis que j'avais quitté mon travail de professeur d'arts plastiques et depuis que j'avais envoyé promener mon éditeur qui avait trouvé inconsidéré et non abouti mon travail sur John Fante et Thomas McGuane. Je n'avais de toute manière plus rien à faire de mon éditeur ni de mon ex-travail de professeur d'arts plastiques, j'attendais que la fortune me tombe dessus et la fortune m'est tombée dessus (la suite nous dira comment je m'y suis pris pour dévier sa trajectoire à la dernière seconde). Elle a pris les traits de mon cousin que je n'avais pas revu depuis des lustres, que je n'avais en fait rencontré que deux à trois fois dans ma vie, et encore, c'était quand nous étions enfants lui et moi, lui vivait dans une HLM et moi à cinquante kilomètres de son HLM, en bordure de la route nationale qui relie Vaubant et Mulhouse, ville presque aussi détestable que Vaubant.

La première fois que j'ai vu mon cousin, il m'a passé des dessins animés de Walt Disney qu'il projetait avec un appareil à main sur la porte de sa salle de bain. Quand j'allais chez lui, c'était en Peugeot 203, avec mon père qui était alcoolique et ma mère qui était la plus affectueuse de toutes les mères, preuve qu'il ne faudra s'attendre à rien d'original venant de moi, en effet combien d'enfants de mon âge ne seront-ils pas partis pour un dimanche des années 50 en Peugeot 203 avec leur père alcoolique et leur mère très affectueuse (l'inverse est aussi possible, évidemment, mère alcoolique, et père très affectueux, mais ce n'était pas mon cas).

Revenons à mon cousin, c'était durant l'hiver 1959, j'avais six ans et il me passait des dessins animés de Walt Disney dans son couloir, il s'appelait Golo, Nussbaum comme moi. En ce temps-là, mon père prenait rarement sa Peugeot 203, et nous partions rarement en famille. Quand je repense à la voiture paternelle et que j'écris son nom, Peugeot, je m'attends toujours à tracer un P comme celui de Peugeot, avec un entrelacs, un peu maniéré, la boucle du P étant un peu outrée, c'est dire que la marque de cette voiture qui était une voiture commerciale est restée ancrée dans mon esprit. Golo est venu une fois avec ses parents me voir dans la ville que j'habitais, entre Mulhouse et Vaubant, sur le bord de la route nationale, c'était le même hiver. Quand je l'ai revu des années plus tard, il m'a dit qu'il se souvenait avoir vu ma grand-mère, qui était également sa grand-mère, assise sur la table de notre cuisine, en train de tricoter, elle disait qu'elle se mettait en altitude parce que la chaleur montait.

Le père de mon cousin, mon oncle, buvait à peu près autant que mon père, je pense aussi qu'il serait vain de tenter sur ce plan-là des comparaisons. Il travaillait aux usines Peugeot, dans un atelier de montage. Mon père, lui, était serrurier dans cette ville entre Mulhouse et Vaubant. J'ai comme autre souvenir les voitures allemandes qui passaient sur la route nationale, avec leurs phares blancs, dès le début du mois de juin, qui descendaient sur la Côte d'Azur et annonçaient l'été ; je ne savais rien de tout ce qui se situait au-delà de cette petite ville dont j'étais séparé par la route nationale qui faisait frontière entre les quartiers neufs où était construite notre maison et le vieux centre, je connaissais de la mer les coquillages que les voisins ramenaient dans leur Simca familiale à la fin août, sinon, rien d'autre. Par contre je connaissais bien l'est de ma ville, le Grand-Est, qui s'étendait jusqu'au Danube, jusqu'à Salzbourg, Vienne, la frontière hongroise.

J'ai dit que la fortune avait pris les traits de mon cousin, je rentrais de San Donato, et je ne savais ce que j'allais devenir. Malgré les injonctions du grand Jean Tobil-Tessandre (J.T.T.), mon inspecteur pédagogique, j'avais décidé de quitter l'enseignement, en conséquence de quoi je n'allais pas tarder à être démuné. J'avais aussi envoyé paître mon éditeur qui me reprochait mon incurable manière d'écrire dans tous les sens, et non sans maladresse, c'étaient ses mots, et j'avais perdu par là tout espoir (en lui écrivant qu'il pouvait aller se faire mettre) de gagner un peu d'argent.

Ma fille Celidora s'était suicidée, je restais inconsolable. Deux ans auparavant, elle enlevait un premier prix d'interprétation au festival de Mary-land (en jouant Scriabine), puis elle se défenestrait dans son appartement de Munich. Je l'avais envoyée dans cette ville pour qu'elle apprenne les langues étrangères, dont l'hébreu, et elle avait poursuivi en parallèle ses études à Salzbourg, au Mozarteum. J'étais dans une situation impossible, l'enquête n'avait rien révélé et personne ne croyait en un acte de démente, Celidora était une fille équilibrée et qui réussissait tout ce qu'elle entreprenait, elle interprétait à la perfection les compositeurs russes, dont elle s'était fait en peu de temps une spécialité, c'était donc du côté de son père qu'il fallait chercher les causes de ce suicide. Je vivais dans un sentiment permanent de culpabilité et personne ne m'approchait, personne ne venait me voir non plus, je passais des heures entières dans l'appartement de cette ville horrible qui comptait des habitants encore plus horribles, et je n'écrivais plus, j'étais devenu incapable de penser le moindre mot. Ajoutez à cela que les conseils du grand Jean Tobil-Tessandre (J.T.T.) m'étaient passés par-dessus la tête, et vous comprendrez que je n'avais plus aucune perspective. J'écrivais ce roman-ci, mais avec tant de peine ; un mot écrit me coûtant une heure passée devant mon bureau, je n'en voyais pas la fin... c'est ensuite que m'est revenue la force d'écrire, d'aligner des phrases.

Pas plus tard qu'hier, mon cousin Golo m'a dit sur le trottoir, j'ai un truc d'enfer pour toi, regarde, c'est un Mac portable, je te le prête, tu pourras l'emporter à San Donato quand tu partiras en vacances ! tu verras, Andréas, un truc pareil, c'est l'enfer ! Entre l'instant de cette offre de mon cousin et le jour où je l'ai revu, il s'est passé un tas de choses, un tas de choses que j'aurais été dans l'impossibilité de décrire tellement j'étais incapable de prendre sur moi quelque décision. C'était à cause de la mort de ma fille qui s'est suicidée dans son appartement de Munich.

Maintenant, je peux me remettre à écrire, l'édifice est fragile, mais je peux. Revenons aux retrouvailles avec Golo. On a sonné à ma porte, j'étais assis devant mes feuilles blanches, prostré, dans l'attente ; je ne savais ce que j'attendais, la fortune, et autre chose que la fortune, un encouragement à écrire. On a sonné et je suis allé ouvrir, c'était mon cousin. Il a tout de suite remarqué que j'étais pratiquement incapable de mettre un pas devant l'autre. Au lieu de me donner la main, il s'est penché pour me retenir, j'ai bien cru que j'allais m'écrouler. Je l'ai emmené dans ma cuisine et j'ai dit, bon sang, ça fait si longtemps, mais pourquoi es-tu venu, et justement aujourd'hui ? Golo m'a expliqué ses difficultés, il sortait d'un an de travail aux presses chez Peugeot et il en avait plein les oreilles de la symphonie des presses, j'en ai plein les oreilles de cette symphonie des presses, disait-il, et moi j'avais envie de pleurer, de pleurer comme un gosse, parce que personne n'était venu me voir, personne n'avait franchi le seuil de mon appartement depuis mon retour de Munich. Alors j'ai réellement pleuré et mon cousin, qui commençait à visiter l'appartement, m'a demandé si je n'étais pas devenu fou, je lui ai répondu que non, bien entendu, mais que c'était à cause de ma fille. Il s'est mis en retrait, et j'ai vu à son regard qu'il était terriblement gêné, preuve que Golo est quelqu'un d'intelligent.

J'ai une embrouille, un truc d'enfer, m'a-t-il annoncé, je viens de voir ta mère, elle m'a raconté, pour tout te dire, c'est même elle qui m'a téléphoné, et ça tombait à pic parce que, justement, je cherchais un associé ! J'ai pensé à toi, les presses, j'en ai par-dessus la tête, alors j'ai un truc d'enfer à te proposer, je te mets le marché en main et tu dis oui, ou tu dis non, si c'est non, je m'en vais, et tu ne me revois pas de toute ta vie, si c'est oui, tu signes et tu deviens le patron d'une super-entreprise de flippers. . Alors ?

J'ai attendu quelques secondes, le regard de Golo qui se promenait dans le salon est tombé sur le piano de Celidora, j'ai suivi son regard, et j'ai pensé à ma fille, je me suis dit aussitôt que j'avais tout à gagner à signer avec lui (je le connaissais de réputation, dans la famille on parlait souvent de son esprit d'entreprise) parce que Celidora aurait sans doute été satisfaite de me voir réussir sur le plan professionnel. Ça s'est passé aussi simplement, j'ai dit oui, il a sauté en l'air et il m'a répondu qu'on allait se monter une putain d'affaire dans les flippers, qu'il s'y connaissait sérieux en électricité, et qu'on allait faire fortune. On n'a pas fait fortune tout de suite, mais quand j'y pense, sans mon cousin, je serais resté prostré des mois devant mes feuilles blanches.

pp. 8-14.

On réparait les flippers et on allait les livrer dans les bars et dans les salles de jeux ; je me suis mis à fréquenter les cafés de Vaubant et à boire des verres de bière avec les patrons de bistrot de cette ville infecte où aucun client ne m'adressait un regard sympathique, où aucun client ne se serait porté à ma rencontre pour me serrer la main et me dire, je sais que vous avez perdu votre fille qui s'est défenestrée dans son appartement de Munich, votre fille jouait du piano, elle s'était fait des compositeurs russes une spécialité, elle jouait au Mozarteum et au festival de Maryland. .Aucun de ces alcooliques qui sont une représentation parfaite de l'état dans lequel se sont toujours complu les habitants de Vaubant ne m'a jamais adressé le moindre regard de sympathie, je ne parle pas de compassion, parce que c'est un sentiment dont ils ne peuvent être atteints, ils ne savent même pas que la compassion est un sentiment qui existe ; aucun de ces alcooliques n'aurait eu pour moi qui livrais des flippers la moindre parole gentille, au contraire ils me regardaient installer la machine avec Golo et, à la limite, ils nous prenaient tous les deux, mon cousin et moi, pour des imbéciles, ça, c'est Golo qui le disait, quand ils auront fini de nous prendre pour des imbéciles, tous ces alcooliques qui passent leur temps et leur allocation-chômage devant les bars des bistrots, quand ils auront fini de nous mépriser, tous ces alcooliques !..

Il faut mentionner le fait qu'avec Golo on ne perdait pas notre temps, les flippers entraient dans notre garage et sortaient de notre garage à une cadence effrénée. On n'a pas tardé à s'acheter une camionnette Citroën d'occasion, un vieux tas de tôle qui faisait plaisir à mon cousin, et à la fin du mois, quand on comptait l'argent de la caisse, il donnait des grands coups de pied dans la portière du Tub Citroën en répétant que les bénéfices étaient insuffisants.

Je gagnais la moitié de ce que m'avait rapporté mon travail de professeur d'enseignement général de collège, section lettres et arts plastiques. Je pensais à mon inspecteur pédagogique, je me remémorais J.T.T. avec ses envolées lyriques sur l'enseignement des arts plastiques et l'approche par les élèves de l'art contemporain, je me disais, bon sang, si tu rencontres le grand J.T.T. et que tu lui annonces que tu ne gagnes pas quatre mille cinq cents francs par mois, il va te prendre pour le dernier des derniers, si jamais tu croises le grand J.T.T. en livrant un flipper, et qu'il te salue, tu seras bien obligé de lui dire que tu ne gagnes pas quatre mille cinq cents francs brut mensuels. Mais je gagnais dix, quinze fois plus que ce que m'avait rapporté mon premier roman, et à ce titre, me disais-je, il serait peut-être grand temps, après le refus de tes innombrables romans suivants par ton éditeur, que tu envoies une lettre d'insulte à ce dernier, ou plutôt, il serait grand temps que tu envoies une lettre d'insulte à son conseiller éditorial.

Ça s'est passé de cette manière, on était dans le garage en train de bricoler sur une machine à sous et mon cousin essayait d'en comprendre le fonctionnement, putain de machine à sous et putain de flipper, maugréait Golo en buvant une bière, le nez dans des fiches techniques, et moi, j'ai ouvert la télévision. La télévision, on l'avait descendue dans le garage en même temps que tous mes meubles de cuisine et le divan du salon. Le salon, on l'avait aménagé en chambre à coucher pour Golo, ce qui lui évitait les frais d'un appartement, si bien qu'il dormait à côté du piano de Celidora. J'ai allumé la télévision et la tête de Zwiebel est apparue sur l'écran. Ça n'a pas manqué, il a fallu que ce soit la tête de Zwiebel, justement, qui apparaisse sur l'écran, ce n'était même pas une émission littéraire, c'était une émission grand public et je ne me souviens pas quelles âneries Zwiebel était en train de débiter, si c'était de littérature dont il parlait, ou d'autre chose qui n'avait rien à voir avec la littérature, j'ai dit à Golo, regarde, si tu veux voir le type qui m'a mis les bâtons dans les roues, eh bien le voilà.

Mon cousin a sorti la tête de la caisse de la machine à sous et il a arrêté de taper, on aurait dit une chouette réveillée en plein jour, ça lui a mis un coup de voir Zwiebel, c'est lui, cet enfant de salaud qui conseille à ton éditeur de ne pas te publier ! le voilà donc, l'enfoiré ! Mon cousin quand il se met en colère, on ne peut pas l'arrêter, il le dit lui-même, quand j'ai quelqu'un dans le colimateur je le garde longtemps dans le colimateur, ton Zwiebel, ça m'a l'air d'être un drôle de type, j'ai envie de lui balancer ma clé à molette à la figure, à un gars pareil, je te jure, Andréas, m'a-t-il dit, c'est une clé à molette à travers la figure qu'il mérite, ce gars-là !

J'ai grimpé les escaliers quatre à quatre et j'ai aussitôt écrit une lettre à Zwiebel, je me suis installé dans mon bureau et je me suis soudain rendu compte que depuis l'arrivée de Golo je n'avais pas écrit une seule ligne. Je me suis rendu compte que je ne voyais pas le temps passer avec cette entreprise de flippers. J'ai pris une feuille blanche et j'ai dévissé le capuchon de mon stylo, ça m'a fait un bien immense d'entendre crisser le capuchon de mon stylo, je n'avais pas entendu cette musique depuis bien longtemps. Et j'ai écrit : « Andréas Nussbaum à Zwiebel, je viens de vous voir à la télévision et je crois que c'est le moment de vous dire ce que je pense. Je pense que vous êtes la plus belle ordure de la terre et que vous êtes le dernier des incapables en matière de littérature. Mes livres valent cent fois les vôtres. Si je ne me retenais pas, je vous mettrais ma main sur la figure, désormais, vous êtes le dernier des derniers, et tant que vous serez avec mon éditeur je n'enverrai plus rien. Signé, Andréas Nussbaum. »

pp. 18-22.

Parmi les citoyens de cet odieux pays qui n'aide pas les écrivains et encore moins les musiciens, ce sont les habitants de Vaubant qui remportent la palme de la lâcheté et de l'obscurantisme ; eux, principalement, savent comment s'y prendre pour rejeter tout acte de gentillesse, de bonté, eux seuls connaissent le moyen de devenir raciste et antisémite. Si les habitants de Vaubant entendent parler d'une

guerre, s'ils comprennent qu'une guerre fait des milliers de victimes, s'ils arrivent à le comprendre malgré les moyens très limités de compréhension qui sont les leurs, ils réagissent en se disant qu'il vaut mieux que cette guerre ait lieu ailleurs et non chez eux, à Vaubant.

J'ai déjà eu envie de faire venir un ethnologue dans notre cité, de le payer sur mon propre argent, pour qu'il l'étudié les habitants de cette ville moyenne et qu'il constate, qu'il l'étudié dans ses habitudes, dans ce que cette population contient de haine de l'autre, qu'il analyse la manière dont sont traités ici les intellectuels et qu'il dresse un bilan. Ce bilan Giulia, tiendrait lieu de long réquisitoire contre les habitants de Vaubant qui signent chaque année un pacte avec les annonceurs publicitaires, les organisateurs de jeux télévisuels populaires, les éditeurs de romans de gare et les éditeurs de romans à l'eau de rosé, les éditeurs de romans à thèse et les éditeurs de romans grand public, tous ces habitants attendent chaque samedi, trépignant d'impatience, qu'une musique entraînant les appelle pour un nouveau concours publicitaire ou une manifestation de type fête foraine, ou kermesse, ou fête patronale, ou fête politique, ou méchoui, ou concours de pétanque, ou soirée tropicale ; ils sont affreux, ces gens de Vaubant, Giulia, parce qu'ils se complaisent en permanence dans ces jeux stupides qui ont pour base l'exclusion, ces gens sont les pires des xénophobes, ils ne parviennent à s'accomplir qu'en se détestant, et la seule qualité qu'on puisse leur accorder c'est qu'en effet ils ont raison de se détester, tellement ils sont désagréables et repoussants.

Le bilan de l'ethnologue serait sans appel, d'un pessimisme effrayant. Alors peut-être serait-il possible d'évaluer à quel degré de souffrance accède tout intellectuel qui a échoué à Vaubant, dans cette ville sinistre, quel degré de souffrance correspond à la hantise des jeunes architectes de Vaubant qui constatent chaque matin la morosité des bâtiments qui bordent les places, quel désarroi s'abat chaque matin sur le musicien qui habite pour son malheur cette ville de la désespérance, quelle tristesse afflige les pensées du philosophe qui vit ici, Giulia, tu m'entends, dans cette ville, et qui n'a d'autre perspective que ces rues misérables, quel renoncement aux problèmes éthiques serait le fait du moraliste qui se préparerait chaque jour à traverser les rues de Vaubant, et donc quel écœurement permanent atteste l'abandon de soi, de l'écrivain que je suis, et qui termine sa carrière d'écrivain épuisé par la ténacité des habitants de cette ville, leur ténacité face aux découvertes de la science, au peu d'espoir que laisse parfois filtrer l'actualité.

Ces habitants décourageraient toute personne qui garderait enfoui le moindre espoir en l'avenir. Toute personne étrangère qui s'égarerait dans Vaubant et rencontrerait un représentant de cette population affligeante, toute personne qui rencontrerait un professeur en train de se diriger vers sa salle de classe, et qui croiserait le regard épouvantable de ce même professeur, comprendrait. Le visiteur saisirait combien l'envie de faire du mal peut habiter ces pédagogues qui affichent un air innocent.

C'est de toutes ces observations qu'il me paraît raisonnable de tirer quelques conséquences et de considérer qu'effectivement les gens de Vaubant sont, de ce pays, les habitants qui ont le plus à souffrir du manque d'intelligence. Quiconque visiterait Vaubant noterait le manque d'affection qui apparaît sur le visage de ces habitants ; ceux-ci sont comme ces enfants maltraités qui ne peuvent envisager une minute de leur existence sans rendre les coups qu'ils sont habitués à recevoir, ce qui explique ces regards de chiens battus aperçus à chaque coin de rue et cette dose d'agressivité dans les paroles de tous les jours.

C'est dans ce milieu que je vis, Giulia, et c'est dans ce milieu que j'aurai essayé de faire, comme on dit, de la littérature, mais c'est aussi par l'intermédiaire de la population que me sera venu le dégoût de toute littérature, si j'exclus Thomas McGuane et John Fante, en définitive. Je m'étonne d'ailleurs d'en être arrivé à ce point d'écriture de mes romans qui sont à mon sens aboutis jusqu'au dernier malgré quelques imperfections, ce qui est le propre du roman. En effet, comme je l'aurai toujours dit à mon éditeur, comment voulez-vous écrire quelque chose de parfait ? Vous y perdriez l'essentiel de toute œuvre romanesque, qui est d'être imparfait, justement. D m'arrive de penser que mon éditeur a tout à perdre en ne travaillant pas avec moi, en s'entêtant à refuser mes livres avec une telle conviction. Mon éditeur aurait tout intérêt à considérer que la littérature, Giulia, ne peut être fabriquée que par des écrivains qui me ressemblent, des individus susceptibles à tout instant de répondre à l'urgence et à l'exigence de la littérature, d'y engager leur personne.

Ces écrivains tel que moi se situent toujours en décalage par rapport aux autres écrivains qui tentent d'écrire mais qui n'écrivent pas parce qu'ils travaillent d'une manière convenue, en fonction de ce qu'ils imaginent qui va plaire ou déplaire aux lecteurs. Alors que des écrivains tel que moi ne présupposent rien de ce que sera le lecteur, ils n'auraient pas cette prétention, j'ajoute à ceci ce que j'ai toujours dit à mon éditeur, qu'en tout état de cause, du lecteur, je n'en ai rien à faire. Tous ces écrivains qui nous entourent imaginent la réalité à leur avantage, et c'est vrai, souvent, dans le tourbillon de succès que suscitent leurs livres, la réalité est à leur avantage, mais personne n'imagine qu'un écrivain tel que moi écrit toujours dans l'adversité. Mon éditeur est dans une certaine mesure conscient de tout ceci, mais il n'empêche, sauter le pas lui coûterait, parce qu'il y perdrait une partie de ses critères. Comment crois-tu que je travaille, Giulia ? en me préoccupant de ce que pensera mon éditeur ? C'est faux. H m'est essentiel avant toute chose d'arriver à écrire malgré la mort de Célidora. Je parviens à écrire en pensant à la mort de ma fille, j'arrive à me concentrer sur la feuille alors que ma fille tape aux carreaux de mon cabinet de travail et appelle au secours, je parviens à me concentrer à un point tel que Célidora se dilue dans le texte, et sans l'oublier je parviens à remplir ma mission qui consiste à travailler au nom de ma fille. Je suis capable, après quelques minutes de promenade de mon stylo sur la feuille, de laisser chantonner celui-ci, de me laisser transporter par la musique de la plume, de composer un chant et non d'écrire. C'est ce bonheur de composer dont devrait tenir compte mon éditeur, et reconnaître dans cet amas de romans recouvert désormais par des dossiers techniques et des pièces détachées un bonheur indéniable de se réaliser par la littérature.

Giulia, tu sais que je n'écris plus depuis très longtemps et tu as compris que je ne parviens pas à travailler si je pense à Célidora, tu as compris en revenant ici que rien d'autre ne me préoccupe que cette défenestration-Munich-Landgasse. Tu sais que la musique n'existe plus pour moi et que je n'ai plus d'accointance avec la littérature. Tu sais également que, face à cette adversité constituée par la mort de ma fille, j'essaie à tout prix de renouer avec la littérature et que je n'y parviens pas. C'est pour cette raison que tu me retrouves, après plusieurs années, au milieu de ce fouillis innommable de dossiers techniques et de pièces de rechange, c'est pour cette raison que je travaille dans un cadre qui se situe exactement à l'opposé de ce que je suis, un cadre qui ne me correspond en rien mais qui m'éloigne chaque jour un peu plus de ce que vous appelez, les lecteurs et toi, Giulia, littérature.

pp. 52-58.

Les moments les plus terribles, Giulia, étaient ceux qui m'abandonnaient devant la grille de l'école maternelle; Célidora venait de partir en riant et en chantant auprès des autres enfants et je restais près de la grille, à la regarder partir. Très souvent, Célidora se retournait vers son père et elle lui adressait un sourire lumineux, mais son père restait devant la grille, comme une statue de sel, et il n'en

bougeait pas ; ceci, c'était quand Celidora acceptait d'entrer dans la cour de l'école ; quand elle n'acceptait pas, elle se serrait contre mon pantalon et elle se mettait à pleurer en disant, papa, je ne veux pas aller à l'école. Je l'emportais dans mes bras jusque vers sa maîtresse, qui la prenait tendrement par la main et lui expliquait que son papa devait partir. Dans ma tête il se passait ceci, je me disais, tu quittes ta fille pour aller écrire des livres stupides et c'est pour cette raison que tu quittes ta fille. Je n'arrivais pas à établir de lien entre la nécessité sociale de l'école et la nécessité de mes romans, autour de moi j'entendais des chiens aboyer et des enfants crier, c'était insupportable, pourtant mon enfant suçait calmement son pouce dans les bras de la maîtresse. Je repartais en écoutant avec attention si parmi tous ces bruits qui venaient de l'école et des alentours de l'école n'émergeait pas la voix ou les pleurs de Celidora, je repartais et gagnais mon cabinet de travail. Je n'entendais plus rien, sinon des voix intérieures dont je n'avais pas l'expérience dans la mesure où, à cette époque, je m'essayais à mes premières œuvres.

Dans cette ville de Vaubant, Giulia, ce sont les enfants qui ont le plus à souffrir du manque de tendresse des habitants, ce sont eux qui subissent dans les proportions les plus importantes les conséquences d'un tel état de fait. A Vaubant, Giulia, et c'est ici peut-être la pire des choses, les enfants ne sont pas beaux. Comment peut-il être Dieu possible qu'un enfant ne soit pas beau ? comment peut-on en arriver là ? Je me demande parfois, Giulia, si cette question de savoir comment les hommes en sont parfois conduits à faire la guerre ne s'applique pas non plus à la question de savoir comment les habitants de Vaubant s'y prennent pour que leurs enfants soient si peu attirants. C'est un drame affreux, Giulia, qui témoigne du peu d'affection que ces gens sont capables de transmettre. Ainsi, la générosité, la bonté, sont-elles transmises de père en fils par doses de moins en moins fortes dans cette ville, cela doit durer depuis des siècles ; depuis des générations, la population de Vaubant dégénère en toute tranquillité, et elle se reproduit dans la bêtise, tous ces enfants qui sont tristes deviennent un jour des adultes qui n'ont pas le sourire et qui prennent l'habitude de courber le dos.

Les cours des écoles maternelles, à Vaubant, Giulia, il n'y a qu'un mot pour les qualifier, elles sont désolées, ce sont des cours sans arbres, ou alors des arbres rachitiques, ce qui signifie qu'en été les enfants n'ont pas d'ombre et que ceux parmi ces enfants qui ne portent pas de casquette courent le risque d'une insolation, à moins d'une intervention de la maîtresse./Les cours des écoles maternelles sont recouvertes d'asphalte, les enfants qui tombent s'y écorchent les genoux, ces enfants ignorent ce qu'est une touffe d'herbe dans l'espace de jeu qui leur est dévolu, ces cours d'école sont comme des cours de caserne. Certaines sont animées par la présence ridicule de pneus pendus à des troncs avec des chaînes, par des cabanes en bois, ce qui est complètement ridicule et artificiel, les cours d'école sont grillagées, les cours d'école sont entretenues à l'économie, et, par-dessus tout, l'adjoint chargé des équipements scolaires de la ville de Vaubant écrit d'interminables textes de propagande pour dire aux parents d'élèves que leurs enfants vont en classe maternelle dans des écoles expérimentales.

Les cours de récréation jouxtent les salles de jeux comme on dit, lesquelles salles de jeux sont transformées, Giulia, en salles de cantine à l'heure de midi (Celidora fréquentait la cantine quand je travaillais dans le collège que j'ai quitté maintenant). Ces salles de cantine sont extrêmement bruyantes, les enfants s'y chamaillent en mangeant et sont servis par un personnel particulièrement incompetent recruté par le service des œuvres sociales de la ville de Vaubant, qui octroie à ce personnel une indemnité en plus du repas de midi gratuit ; le personnel pense avant tout à manger, ce qui est normal au premier abord, mais toutes ces petites bouches affamées qui se chamaillent déjeunent pendant ce temps dans un bruit insupportable.

pp. 64-67.

Cette femme qui s'était inquiétée de la déchéance progressive de son mari connaissait l'histoire de son voisin dont la sœur habitait Vaubant, cette sœur avait rompu tout lien avec sa famille après avoir quitté son village natal et elle avait d'ailleurs tenté, sur les conseils de l'employé municipal avec lequel elle s'était mise en ménage, de faire déshériter son frère. Cette femme dont il s'agit avait un enfant extrêmement doué pour la musique, elle présenta donc le petit prodige au directeur du conservatoire de Vaubant qui avait reçu la vocation de l'adjoint du comité des fêtes d'inscrire le moins possible d'élèves aux cours de solfège et de susciter plutôt chez eux la vocation de majorette ou de pompier.

La mère insista, malgré les refus du directeur, qui accepta finalement de recevoir le candidat un samedi matin ; l'enfant interpréta une variation de Mozart sur l'air d'« Ah vous dirai-je maman » devant un jury composé de membres des commissions municipales, et fit preuve d'une virtuosité qui étonna le directeur du conservatoire. Celui-ci demanda à la mère de lui laisser le garçon quelques heures, ce qui arrangeait cette femme dont la matinée était occupée à faire la queue devant les magasins, à la suite de quoi le conservateur, Giulia, enferma l'enfant dans une pièce obscure et courut chercher le pâtissier qui arriva en se frottant les mains. Le pâtissier cassa les deux avant-bras de l'enfant et c'est dans cet état que le conservateur rendit le jeune prodige à sa mère, en lui crachant au visage que son fils n'était pas fait pour la musique, la preuve, il s'était cassé les bras, ce que la mère ne crut pas. Mais le pâtissier, qui avait offert son témoignage, affirma à la mère qu'il passait par là quand l'accident avait eu lieu. Cet homme fit cadeau au candidat le jour suivant l'hospitalisation d'une boîte de ses fameux chocolats avariés et il est vrai, Giulia, que l'enfant prodige a totalement cessé de s'intéresser à la musique, la musique est restée ancrée en lui comme une douleur et il a rendu les musiciens responsables de ce qui était arrivé. Ah, vraiment, disait la mère, on peut dire que le directeur du conservatoire est parvenu à ses fins, plus personne n'entendra désormais parler de musique dans cette ville. Voilà, Giulia, ce qu'il reste de cette cité effroyable.

L'autre jour, mon cousin Golo est venu me voir, j'étais sur le point de partir en vacance à San Donato in Poggio, j'ai un truc pour toi, m'a-t-il dit en extrayant un Macintosh portable de sa Porsche, tu verras, c'est l'enfer. J'ai pris la route de l'Italie avec son ordinateur dans le coffre ; arrivé dans ma résidence de vacances, j'ai posé la machine sur la table du salon, et j'ai commencé à écrire, j'ai pensé à mon cousin Golo, Giulia, c'était l'enfer.

pp. 153-155.